

3^e année. — N° 112.

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

1917
LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. : Étranger : 20 fr.)

6 Janvier 1917.

(30, Rue de Pro vence, Paris. — Tél. Bergère : 36-61)

Voilà...

A black and white photograph of President Woodrow Wilson. He is shown from the chest up, leaning forward over a table. He is wearing a suit and glasses. His right hand is resting on the table, pointing towards the text below. The background is dark and out of focus.

PRÉSIDENT WILSON

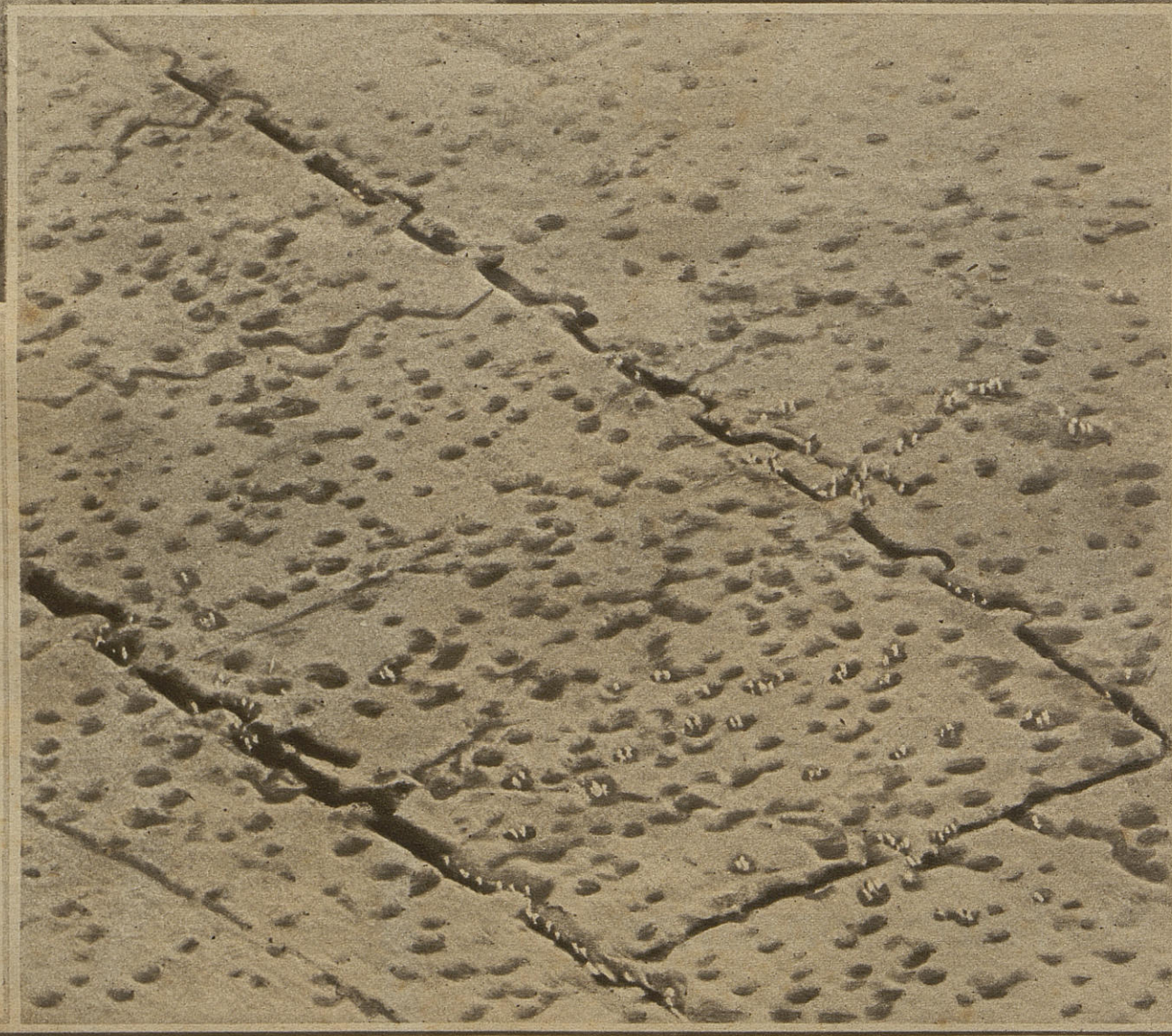
demande aux belligérants

de faire connaître

leurs buts de guerre

FOP.47

J'ai vu.



LES DEUX GUERRES : CHARGER ET... RAMPER

Nous avons voulu montrer ici, par ces deux tableaux de bataille, la célèbre « Charge de Rezonville » d'Aimé Moreau, et ce document pris en avion d'un de nos combats sous Verdun, combien la guerre avait tristement changé d'aspect. Les Allemands, inventeurs des tranchées, l'ont déshonorée. La vraie guerre, la guerre

à la française, c'était le courage en plein jour, à découvert, l'héroïsme fou de la charge, l'ivresse du sabre au clair. Aujourd'hui, les guerriers se cachent, se terrent, rampent de trou d'obus en trou d'obus. Et s'ils tombent, c'est dans la boue ! C'est la guerre à l'allemande. Ces gens-là ont sali même la mort.

J'ai vu...



**LA VIE DE JEANNE D'ARC :
LA VERTU D'UN BEL EXEMPLE**

L'histoire merveilleuse de la Vierge lorraine est bonne à évoquer pour raffermir nos courages et soutenir notre enthousiasme dans cette période de la guerre, si particulièrement dure et cruelle. Aussi nos amis d'Amérique ont-ils eu la généreuse pensée de faire revivre,

dans son cadre, très minutieusement reconstitué, Celle qui sauva la Patrie en ne doutant pas de la Victoire. Ce beau film, dont nous donnons ici les principaux épisodes, va bientôt traverser l'Atlantique, et nous pourrons y puiser des exemples vivants d'enthousiasme et de foi.

LE FEU⁽¹⁾

Nous traversons nos fils de fer par les passages. On ne tire encore pas sur nous. Des maladroits font des faux pas et se relèvent. On se reforme de l'autre côté du réseau, puis on se met à dégringoler la pente un peu plus vite : une accélération instinctive s'est produite dans le mouvement. Quelques balles arrivent alors entre nous. Bertrand nous crie d'économiser nos grenades, d'attendre au dernier moment.

Mais le son de sa voix est emporté : brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables. En ligne, de gauche à droite, des fusants sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. C'est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l'avenir. On s'arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts ; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejete en avant très vite. On trébuche, on se retient les uns aux autres, dans de grands flots de fumée. On voit, avec de stridents fracas et des cyclones de terre pulvérisée, vers le fond où nous nous précipitons pêle-mêle, s'ouvrir des cratères, çà et là, à côté les uns des autres, les uns dans les autres. Puis on ne sait plus où tombent les décharges. Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu'on se sent annihilé par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment en l'air. On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau. A un coup, je lâche mon fusil, tellement le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains. Je le ramasse en chancelant et repars tête baissée dans la tempête à lueurs fauves, dans la pluie écrasante des laves, cinglé par des jets de poussier et de suie. Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent sur la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu'on les subit. On le cœur soulevé, tordu par l'odeur soufrée. Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent. On hondit ; on ne sait pas où on marche. Les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent. Devant nous, la vue est obstruée par une avalanche fulgurante, qui tient toute la place.

C'est le barrage. Il faut passer dans ce tourbillon de flammes et ces horribles nuées verticales. On passe. On est passé au hasard ; j'ai vu, çà et là, des formes tournoyer, s'enlever et se coucher, éclairées d'un brusque reflet d'au delà. J'ai entrevu des faces étranges qui poussaient des espèces de cris, qu'on apercevait sans les entendre dans l'anéantissement du vacarme. Un braser avec d'immenses et furieuses masses rouges et noires tombait autour de moi, creusant la terre, l'ôtant de dessous mes pieds, et me jetant de côté comme un jouet rebondissant. Je me rappelle avoir enjambé un cadavre qui brûlait, tout noir, avec une nappe de sang vermeil qui grésillait sur lui, et je me souviens aussi que les pans de la capote qui se déplaçait près de moi avaient pris feu et laissaient un

sillon de fumée. A notre droite, tout au long du boyau 97, on avait le regard attiré et ébloui par une file d'illuminations affreuses, serrées l'une contre l'autre comme des hommes.

— En avant !

Maintenant, on court presque. On en voit qui tombent tout d'une pièce, la face en avant, d'autres qui échouent, humblement, comme s'ils s'asseyaient par terre. On fait de brusques écarts pour éviter les morts allongés, sages et raides, ou bien cabrés, et aussi, pièges plus dangereux, les blessés qui se débattent et qui s'accrochent.

Le Boyau international !

On y est. Les fils de fer ont été déterrés avec leurs longues racines en vrilles, jetés ailleurs et enroulés, balayés, poussés en vastes monceaux par le canon. Entre ces



(Cl. Mame.)

L'AUTEUR DU "FEU" : HENRI BARBUSSE

grands buissons de fer humides de pluie la terre est ouverte, libre.

Le boyau n'est pas défendu. Les Allemands l'ont abandonné, ou bien une première vague est déjà passée... L'intérieur est hérissé de fusils posés le long du talus. Au fond, des cadavres éparpillés. Du fouillis de la longue fosse émergent des mains tendues hors de manches grises à parements rouges et des jambes bottées. Par places, le talus est renversé, la boiserie hachée : tout le flanc de la tranchée crevé, submergé d'un indescriptible mélange. En d'autres endroits, béent des puits ronds. J'ai gardé surtout de ce moment-là la vision d'une tranchée bizarrement en guenilles, recouverte de loques multicolores : pour confectionner leurs sacs de terre, les Allemands s'étaient servis de draps, de cotonnades, de lainages à dessins variés, pillés dans quelque magasin de tissus d'ameublement. Tout ce méli-mélo de lambeaux de couleurs, déchiquetés, effilochés, pend, claque, flotte et danse aux yeux.

On s'est répandu dans le boyau. Le lieutenant, qui a sauté de l'autre côté, se penche et nous appelle en criant et en faisant des signes :

— Ne restons pas là. En avant ! Toujours en avant !

On escalade le talus du boyau en s'aidant des sacs, des armes, des dos qui y sont entassés. Dans le fond du ravin, le sol est labouré de coups, comblé d'épaves, fourmillant de corps couchés. Les uns ont l'immobilité des choses ; les autres sont agités de remuements doux ou convulsifs. Le tir de barrage continue à accumuler ses infernales décharges en arrière de nous, à l'endroit où nous l'avons franchi. Mais là où nous sommes, au pied de la butte, c'est un point mort pour l'artillerie.

Vague et brève accalmie. On cesse un peu d'être sourds. On se regarde. Il y a de la fièvre aux yeux, du sang aux pommettes. Les souffles ronflent et les cœurs tapent dans les poitrines.

On se reconnaît, confusément, à la hâte, comme si dans un cauchemar on se retrouvait un jour face à face, au fond des rivages de la mort. On se jette, dans cette éclaircie d'enfer, quelques paroles précipitées :

— C'est toi !

— Oh ! là là ! qu'est-ce qu'on prend !

— Où est Cocon ?

— J'sais pas.

— T'as vu l'capitaine ?

— Non...

— Ça va ?

— Oui...

Le fond du ravin est traversé. L'autre versant se dresse. On l'escalade à la file indienne, par un escalier ébauché dans la terre.

— Attention !

C'est un soldat qui, arrivé à la moitié de l'escalier, frappé aux reins par un éclat d'obus venu de là-bas, tombe, comme un nageur, décoiffé, les deux bras en avant. On distingue la silhouette informe de cette masse qui plonge dans le gouffre ; j'entrevois le détail de ses cheveux épars au-dessus du profil noir de sa figure.

On débouche sur la hauteur.

Un grand vide incolore s'étend devant nous. On ne voit rien d'abord qu'une steppe crayeuse et pierreuse, jaune et grise à perte de vue. Aucun flot humain ne précède le nôtre ; en avant de nous, personne de vivant, mais le sol est peuplé de morts : des cadavres récents qui imitent encore la souffrance ou le sommeil, des débris anciens déjà décolorés et dispersés au vent, presque digérés par la terre.

Dès que notre file lancée, cahotée, émerge, je sens que deux hommes près de moi sont frappés, deux ombres sont précipitées à terre, roulent sous nos pieds, l'une avec un cri aigu, l'autre en silence comme un boeuf. Un autre disparaît dans un geste de fou, comme s'il avait été emporté. On se resserre instinctivement en se bousculant en avant, toujours en avant ; la plaie, dans notre foule, se referme toute seule. L'adjudant s'arrête, lève son sabre, le lâche, et s'agenouille ; son corps agenouillé se penche en arrière par saccades, son casque lui tombe sur les talons, et il reste là, la tête nue, face au ciel. La file s'est fendue précipitamment dans son élan, pour respecter cette immobilité.

Mais on ne voit plus le lieutenant. Plus de chefs, alors... Une hésitation retient la vague humaine qui bat le commencement du plateau. On entend dans le piétinement le souffle rauque des poumons.

— En avant ! crie un soldat quelconque.

Alors tous reprennent en avant, avec une hâte croissante, la course à l'abîme.

HENRI BARBUSSE.

(1) Cette page est extraite de la dernière œuvre d'Henri Barbusse : *Le Feu*. C'est, et de beaucoup, parmi tous les livres que la guerre inspira, le plus beau, le plus noble, le plus humain. L'Académie Goncourt a couronné *Le Feu*, œuvre d'un maître, et, suivant le mot d'Henry Bataille, « d'un grand poète et d'un grand français ».



En civil.



Son attitude favorite.



Donnant l'accolade.



Décorant un tirailleur.



Au Maroc.



A l'hôpital de Nogent.

UN CHEF : LE GÉNÉRAL LYAUTEY,

MINISTRE DE LA GUERRE

C'est une des inspirations les plus heureuses du Président du Conseil, que d'avoir appelé au ministère de la guerre le général Lyautey. La large envergure de son esprit, l'œuvre qu'il a accomplie au Maroc, sa popularité qu'il doit non seulement à ses dons de séduction personnelle, mais encore à son énergie, à

son activité, à ses qualités de méthode, tout enfin le désignait pour les hautes fonctions qui viennent de lui être dévolues et qui, concentrant entre ses mains la direction gouvernementale de la guerre, mettent sous ses ordres immédiats les deux chefs principaux de notre armée le G^l Nivelle et le G^l Sarrail.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

— Vous me rendrez ces objets plus tard... Ah ! un conseil ; vous parlez de tirer sur les espions comme sur des lapins ; or, la lune va être dans son plein... Si un lapin, par hasard, venait jouer sur la dune, parmi les thymes et les serpolets embaumés, ne le prenez pas pour un espion...

Cassinou, qui justement avait vaguement caressé ce projet-là, balbutia de manière assez piteuse :

— Je vous assure, Monsieur le maire...

— Oui. Car cela pourrait vous attirer des désagréments. Ceci dit, voyons... Vous voulez, j'imagine ne pas perdre de temps ? Parfait !... Eh bien, vous prendrez la garde dès ce soir... Attendez donc...

M. Leberlucque alla consulter une carte d'état-major de la région sur laquelle de petits drapeaux étaient piqués. Il en prit un autre dans une soucoupe, y inscrivit le nom de Cassinou (Jean-Arthur) et le planta, après diverses hésitations, en un point vierge encore de la carte.

— Voilà. C'est un poste d'honneur que je vous confie, Monsieur Cassinou... Le pont de Coulombre... un ouvrage d'art... Vous resterez dessus, ou dessous, gardant tantôt la voie, tantôt la route... Et puis, il y a, tout près de là, l'auberge de la mère Remoulat ; au cas où la nuit serait fraîche et où vous auriez envie de prendre un vin chaud, pour vous ragaillardir le sang... Chut ! Chut !... je ne devrais pas vous dire cela... Sachez que vous veillez sur un point stratégique important, et que si les Espagnols avaient fait cause commune avec l'Allemagne...

— Pour sûr ! fit Cassinou d'un ton convaincu.

Il lui tardait néanmoins de filer. Ce diable de maire ! Décidément, il n'était pas comme tout le monde, et l'on ne savait jamais s'il parlait sérieusement ou s'il cherchait à vous acheter pour pas cher !

L'essentiel, c'est que, dix minutes plus tard, lesté d'un poignard, d'un pistolet, et d'un mandat en bonne et due forme, Cassinou pouvait annoncer son affectation à ses nouveaux collègues, qui, fraternellement, en sortant de la mairie, étaient allés choquer un verre à la terrasse du Café de la Marine...

— Si l'on d'naait ensemble ? proposa-t-il...

Et l'on d'naa ensemble, en effet, mais non pas avant que le notaire fût allé expliquer à sa femme, une réputée mégère, que l'union sacrée exigeait en ces temps troublés sa présence à la même table qu'un Cucu Rien-qui-

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre, n° 107. — Le muletier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914 ; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve une étrange vexation ; tout se passe comme si on l'avait expulsé d'un bal, d'une auberge, d'une fête, lui, l'unique, l'incomparable Cassinou, le plus joyeux drille et le plus glorieux buveur du pays. Et il n'aspire plus qu'au moment où, selon la promesse du comte de Cabiracq (un ancien ennemi, avec lequel il s'est réconcilié), il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou, qui obtient d'être garde civique jusqu'au jour où il pourra s'engager. Le maire lui remet les armes nécessaires pour remplir ses délicates fonctions.

à sa joie, ravi par le sentiment du devoir accompli et la perspective d'un dîner de choix en compagnie de braves gens capables de le comprendre. Et, ma foi ! il fut succulent, le dîner !... Le patron du Café de la Marine était fier de traiter ces messieurs de la garde.

Dès le potage, ceux-ci parlèrent métier... Certes, personne n'avait encore descendu d'espion, mais ça ne prouvait qu'une chose, à savoir qu'ils étaient malins, les canailles et, qu'il fallait ouvrir l'œil et le bon ! Cassinou, qui avait bu du blanc et du rouge mélangés, pour se donner du cœur, hocha la tête d'un air entendu :

— J'en sais un, d'espion, moi qui vous parle ! Vous vous rappelez ce grand diable, qui travaillait à des tableaux dans la forêt... et qui se taisait passer pour Russe ?

— Il n'est pas parti ? gronda le notaire... Bigre !... Qu'il ne passe pas cette nuit à portée de mon mousquet !... C'est comme ce soi-disant Parisien qui a installé un tennis près de la plage... le blond... vous savez ?

— Il n'avait pas l'air franc, dit quelqu'un.

— C'est comme cet Espagnol, poursuivit un autre...

Au dessert, on vivait véritablement dans une atmosphère de fumée de bons cigares et de mauvais feuilletons. Un chacun confiait à son voisin, dans le tuyau de l'oreille, des histoires ou des faits caractéristiques qu'il jugeait inutile de développer hautement... Cassinou, très énervé, tâta féroce le manche du poignard et la crosse du revolver suspendus à sa ceinture... Crapules d'espions ! Il en voulait un avant d'aller s'engager ! Au champagne, qu'il paya, il déclara qu'il prendrait le sien vivant, et qu'il lui brûlerait les oreilles, comme on fait aux sorciers pour les guérir de leur mauvais pouvoir !

— Et ce... ce... ce... sera b... b... bien juste, déclara Sidoine le rebouteux.

Sale nuit, mes amis, pour débiter dans le métier de garde civique ! Août à son milieu avait un air d'automne ; une lune malpropre et grognonne tentait en vain de se passer de gros nuages, chargés d'eau comme des éponges, sur son museau, pour le récurer. Finalement elle y renonça, se cacha comme une honteuse ; et la pluie se mit à tomber, doucement, posément, finement, en personne qui sait qu'elle a du temps devant elle... Alors Cassinou tira sa montre et constata, non sans une sorte de désespoir morne, qu'il se demeurait encore cinq bonnes heures avant que son collègue, l'épicier Marfredon, vint le relever.

Par exemple, le maire n'avait pas menti : un poste de confiance, et un endroit de choix. En cas de mauvais temps, le pont servait d'abri... Les vitres de l'auberge de la mère Remoulat flambaient jusqu'à dix heures ; et un vin chaud est vite fait... Dans la journée, ce serait charmant ; le pont est aux limites de trois communes ; tout en lézardant au soleil, Cassinou verrait danser en rond, autour de lui, dans l'instant où l'on sommeille, où les yeux tournent et où la tête chavire doucement, les clochers de Saint-Justin, de Coulombre et de Hont-Habi, et les taches blanches des



— Vous me rendrez ces objets plus tard...

vaillie. Cassinou, de son côté, avait tenu à s'équiper complètement avant la soupe... Vers sept heures, on le vit revenir de chez lui guêtré jusqu'aux cuisses, le fusil armé, le poignard et le pistolet prêtés par le maire martialement ajustés à une ceinture de cuir... Il s'était drapé noblement dans son grand caban de muletier et portait en outre, sous le bras, un immense sac de toile cirée, celui qui, en temps de paix, contenait l'avoine destinée aux mules lors des tournées longues.

— Pour ne pas me mouiller le bas du dos dans la rosée, au cas où les fourmis me taquineraient ma mauvaise jambe, expliqua-t-il...

Sur le passage de Cassinou, des femmes avaient ri un peu trop fort ; quelques vieux aussi... mais il ne s'en était aperçu, tout

maisons pareilles à du linge en train de sécher contre l'azur...

En attendant, il faisait un temps à vous remplacer la moelle des os par de l'eau claire et à vous gagner des rhumatismes. Si encore deux ou trois espions étaient passés ! Mais ils se méfiaient, ils étaient malins, les collègues avaient raison de le proclamer !... Cassinou réfléchit, regarda de nouveau sa montre : bah ! il surveillerait aussi bien le pont, durant quelques minutes, de derrière les vitres de la mère Remoulat...

Par chance, un paysan vint à passer, sur une carriole traînée par une bourrique.

— Halte ! commanda Cassinou. Où vas-tu ?

— Tê ! c'est toi, Cassinou ! Et où donc veux-tu que j'aille ? Je me retire chez moi.

— Tes papiers !

— Mes papiers ?

Tu as bu un coup de trop ?... C'est moi, Martin, le fils à Yantiyé...

— Je te demande tes papiers. Je ne connais que la consigne. Qu'est-ce qui me prouve que tu es Martin ? Est-ce que je te vois, dans ce noir ?... Allons, avance jusqu'à l'auberge, et ne regimbe pas ; sinon, je compte jusqu'à trois... et je tire !

Le Martin de la Yantiyé, qui était un peu faible d'esprit, obtempéra, tremblant de peur. Quand Cassinou, dans la salle bien éclairée de l'auberge, l'eut officiellement reconnu, la joie du pauvre diable fut telle qu'il ne put s'empêcher d'offrir un verre... Cassinou l'accepta, en offrit un autre et daigna s'excuser, non sans hauteur :

— Tu me comprends, Martin ? Ce que j'en ai fait, ce n'était pas pour t'embêter. J'obéis à des ordres... Préparez-nous du vin chaud, *mémé* Remoulat !... Et je t'assure, Martin, que dans le métier que je pratique en ce moment, il ne faut pas être borgne. C'est terrible ce qu'on est espionné !...

Il pérorait longuement, cita des faits qu'il avait entendu raconter au Café de la Marine, par ses camarades de la garde, puis en rapporta d'autres qu'il avait lui-même observés : Tenez, la bonne de ces gens qui avaient loué, pour la saison, à Hont-Habi-plage, la villa des Dunes ?... Oui, cette grande blonde, à l'air insolent... Eh bien — Cassinou en avait à présent la certitude, — c'était un officier allemand !... Et la preuve, c'est que tout ce méchant monde avait filé à la veille de la guerre !... Il raconta également sa rencontre avec un singulier cycliste qui parcourait le pays en lançant sur son passage, comme pour marquer sa trace, des bouts de papier coupés menus... Martin écarquillait les yeux ; la *mémé* et le *pépé* Remoulat, *acagnardis* au foyer, lançaient peureusement, de temps en temps, des : « Diü bibant ! » ou des : « Moun Diü Jësu ! » Cassinou continuait de boire sec et chaud, en pensant à l'humidité qui l'attendait sous le pont du chemin de fer.

— Mon Cassinou, fit soudain le *pépé* de sa voix chevrotante, tu pourrais bien avoir de par chez nous plus de travail que tu ne l'imagines. Il y a du louche. Est-ce vrai, la *mémé* ?...

La vieille secoua la tête affirmativement.

— Oui, continua le vieux, toutes les nuits, sur le coup de onze heures, Bâtard et Coucoumet, qui sont pourtant des chiens bien tranquilles, hurlent à s'en faire craquer la gorge ! Est-ce vrai ? Est-ce vrai ?

— Comme il le dit.

— Je serai là désormais, déclara Cassinou... Bigre ! Bientôt onze heures !

Il fit remplir une fiole de bon vieil armagnac qu'il enfouit dans sa poche, et regagna son poste après avoir de nouveau assuré les vieux Remoulat qu'ils pouvaient dormir tranquilles et compter sur lui.

La nuit était de plus en plus noire. Pour se donner du cœur, Cassinou donna deux ou trois baisers à sa fiole, au bon endroit, puis,

ment de bonne prise. Fort comme un bœuf, il hissa facilement son prisonnier mystérieux sur ses épaules et revint chez les Remoulat. Ils se couchaient. Les chiens hurlèrent de nouveau terriblement : il fallut parlementer...

— Hé ! *pépé*... Hé ! *mémé*... puisque je vous dis que c'est moi, Cassinou, et que je le tiens, le gremlin !...

Le sac remuait faiblement et poussait des grognements inarticulés... *Pépé* Remoulat, la chandelle à la main, vint ouvrir la porte et s'extasia :

— Arrive donc, *mémé*... C'est pourtant vrai qu'il tient quelque chose, chrétien ou bête...

Il fallut même dûment fouetter Bâtard et Coucoumet qui voulaient se précipiter sur le sac, tous crocs au vent !

— Vous allez maintenant me prêter l'ânesse et la voiture, ordonna Cassinou. Parfaitement. Je réquisitionne. J'emène mon homme à la gendarmerie de Saint-Justin...

— Hoü ! hoü !... heuh !... supplia le sac.

— Ferme ! reprit Cassinou, tandis que les vieux, dociles et ahuris, préparaient l'attelage. J'ai comme une idée que, pour ma nuit d'apprentissage, j'aurai fait travail de patron !... Eh là !... le Boche... l'espion... tais-toi... ou je cogne !

Le sac se tut.

Il s'en passa de belles, une demi-heure plus tard, à la gendarmerie de Saint-Justin-lès-Hont-Habi ! Imaginez Cassinou frappant, à coups redoublés, contre la maîtresse porte, les pandores qui accourent, les moustaches embroussaillées, les yeux troubles de sommeil ; voici leurs

dames, en bigoudis et camisoles... Les volets des voisins s'ouvrent, et puis les volets des voisins des voisins... « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Cassinou qui a pris l'Espion !... » L'Espion ! par un grand E ! l'Espion, avec l'article, personnage déjà devenu symbolique, créature en train de tourner à l'entité, comme les lièvres quand le chasseur demande aux paysans s'ils ont vu passer LA lièvre !... Vite ! on enfle des pantalons, on accourt de partout... Il faudrait presque un service d'ordre ! Cassinou, modeste, recommande le calme...

— Attention, armez vos revolvers, vous autres, commande-t-il aux pandores. Hé là ! le Boche... Il y a quatre revolvers qui te guettent... Tu entends ? Ça va bien... Je vais ouvrir le sac... Attention ! attention !...

Les gendarmes sont au poste qu'il leur a assigné, revolver au poing, les yeux flamboyants ; leurs dames s'éloignent en poussant de petits cris de terreur... Les voisins, devant la porte, mènent grand tapage...

Mais, quand la coulisse du grand sac est dénouée et que le captif parvient à montrer sa figure, savez-vous, bonnes gens, qui l'on reconnaît, à demi étouffé et plus encore suffoquant de rage ?... Hourtilhacq, dit Sherlock Holmes ! Hourtilhacq, le brigadier de gendarmerie de Saint-Justin-lès-Hont-Habi, tout simplement ! Hourtilhacq, qui cette nuit-là, comme les autres, en civil et à la faveur de l'ombre, était allé par le plus court, par la voie ferrée, rêver sous le balcon de sa Dulcinée, la mairesse de Coulombre...

(A suivre)

CHARLES DERENNES.



Il s'était mis mulétier parce qu'il chérissait la paisible somnolence au lent balin-balan du bras...

bien que légèrement ragaillard, il pensa que « le temps, décidément, lui durerait ». Mais tout à coup il dressa l'oreille... Là-bas, chez Remoulat, Bâtard et Coucoumet avaient commencé le chœur à deux voix dont les vieux lui avaient parlé. En même temps, les clochers voisins se racontèrent entre eux qu'il était onze heures... Alors Cassinou eut l'impression qu'un pas furtif faisait crier au-dessus de sa tête le gravier de la voie ferrée... Il se fit tout petit contre le mur, puis contre le talus... Les chiens de Remoulat hurlaient de plus belle...

« Cassinou, se dit-il, il s'en irait temps de montrer que tu es là, et que tu y es un peu... »

Il retenait son souffle, une main crispée contre la gâchette de son pistolet, l'autre sur la poignée de son coutelas. Plus de doute ! C'étaient bien des pas, et des pas qui ne voulaient pas être entendus (ça se devinait tout de suite !), qui crissaient au-dessus de sa tête... Et, soudain, Cassinou comprit que l'homme descendait le long du talus, que dans une seconde ils se trouveraient face à face au tournant de la pile. Il lâcha poignard et revolver... Une idée lui était venue...

Vlan ! Le sinistre rôdeur, sans même avoir eu le temps de crier « ouff ! » était jeté à terre, bâillonné, ligoté, et finalement introduit dans le grand sac de toile cirée qui, en temps de paix, avait servi de garde-manger aux mules du mulétier, lors des courses longues !

Cassinou couvrit le sac et se frotta les mains. Espion ou non, l'homme était sûr-



L'ARMÉE RUSSE PROTÈGE LA RETRAITE DES FORCES ROUMAINES

Sans doute les Roumains ont perdu Bucarest, la Dobroudja et plus de la moitié de leur territoire. Mais, à tout considérer, les forces de Falkenhayn et de Mackensen n'ont pas atteint leur but véritable, qui était la destruction de l'armée roumaine. Grâce à

l'effort russe qui s'est fait, pour des raisons aujourd'hui inconnues mais que l'histoire nous apprendra, trop tardivement sentir, plus de 300.000 soldats roumains sont prêts pour une nouvelle offensive. Le moral de ces troupes et du roi Ferdinand est admirable. En

dépôt des souffrances endurées pendant la retraite, « des grandes douleurs et des grands sacrifices que la guerre, a dit leur roi, leur a imposés, ils gardent et proclament une foi absolue dans la victoire ». Voici, prise près de Buzen, l'arrière-garde des

forces russes évacuant méthodiquement, pour protéger les forces roumaines, des positions indéfendables. Les Roumains vont se déployer plus au nord et arrêter solidement l'ennemi qui foule le sol ancestral de la patrie, et qui cependant n'a pu atteindre le Sereth.

PROPOS DU FRONT

LES NOMS

Dans un journal hongrois, le poète Gabor Olah a célébré le feld-maréchal von Hindenbourg en des vers qui voudraient avoir la rude vigueur des vieux hymnes aux idoles sanglantes.

En voici un passage charmant :

Boucher formidable, Hindenbourg, dans ton nom
Tonnent les obus de 42.
La vieille Mort, debout, se tient rigide
Devant tes yeux de maréchal ;
En manches de chemise retroussées tu dépêces
De ton couteau terrible le gibier russe,
Et la vie étouffée gémit dans ta main de fer,
De la chair coupée jaillissent des fontaines de sang.
L'enfant russe pleure dans le ventre de sa mère
Et craint de naître par peur de devenir soldat.
Attentifs, les lions, dociles, t'écoutent.
Comme toi ils voudraient bondir
Et, lorsque le kaiser te donne la main,
Tout l'Orient claque des dents dans un frisson de
fièvre...

Je n'en veux retenir que le début.

Sans doute il y a des sonorités sourdes dans le nom du feld-maréchal, des chocs étouffés, des craquements et une explosion : le *Hin* siffle comme un obus et le *Bourg* éclate comme une marmite boche, mais les deux premiers vers du poète barbare m'ont fait surtout songer aux noms de quelques-uns de nos généraux, et j'ai consulté un ami qui partage ma paille et dont l'esprit est ingénieux.

Voici ce qu'il m'a répondu :

« Le nom du généralissime Nivelle est net et clair. C'est un seul coup de clairon sur le front d'une armée recueillie et immobile.

« Dans celui du général de Castelnau, il y a d'abord comme un frisson d'aile qui s'éploie sur le mur solide d'un donjon aveyronnais. Puis l'aile s'envole et une sourde rumeur de combat domine... Mais la bataille est gagnée, le tumulte s'apaise et, la fumée dissipée, il reste un château tout blanc sous les vieux arbres d'une cime...

« Poch ? C'est un cri intrépide. Halte ? En avant ? On ne sait pas. C'est un nom bref comme un juron.

« Dans le nom du général Pétain, il y a le craquement brusque d'un canon de 75 qui

tire sans arrêt sur les ennemis en déroute, et dans celui du général Sarrail il y a un terrible bruit de serrure que l'on ferme, de pêne qui grince ; c'est le nom d'un homme qui tient de puissantes clefs ; c'est un nom âpre et tout en fer... »



LA LETTRE DE KALI-BAMBÉ

Dans le voisinage du bois où j'habite une cahute de planches et de tôles, il y a un camp de Sénégalais, et je suis devenu l'ami de l'un d'entre eux.

Il arrive de temps en temps, fier comme un enfant de sa capote horizon et de ses molletières. Par exemple, ses souliers ne sont presque jamais lacés. Son enveloppe s'est européanisée jusqu'aux chevilles, mais ses pieds de bronze doivent se sentir prisonniers des cuirs et des courroies et ils sont toujours prêts à sortir, libres et sauvages, comme les pattes sombres qui galopent dans la brousse des forêts africaines.

Il s'appelle Kali-Bambé et il paraît avoir vingt ans.

Il a des yeux splendides d'une beauté, d'une douceur animales, mais il a aussi un pauvre museau évasé couleur de datte et balafre de grandes rides grenues qui sont des mutilations à la mode de son pays.

Je lui demande des nouvelles de sa compagnie, mais cela sans phrases inutiles.

— Y a bon ?

— Capitaine y a bon ; adjudant y a pas bon.

Me voilà renseigné ! Le vieux militaire que je suis devenu sait ce que cela veut dire. Je connais la compagnie de Kali-Bambé. Il me regarde de ses yeux miraculeux dans sa face à peine dégagée du chaos et de la matière.

Il affirme avec une conviction touchante :

— C'est bon le pinard !

Je hoche la tête. Il ajoute :

— C'est bon le gnôle !

Puis il m'explique des choses subtiles.

— Toi, blanc ; Boche, blanc ; toi cama-

rade. Moi, noir ; Boche, blanc ; moi couper tête à Boche. C'est le guerre... C'est le guerre. — Il mouilleles, illes escamote, mais il répète cela à propos de tout, d'un air doux et résigné, comme une mélodie barbare !

Puis il me dicte une lettre pour sa mère. Si je l'écoutais, la lettre serait courte et monotone.

Il veut donner des nouvelles de sa santé : — Y a bon !

Capitaine y a bon ; adjudant y a pas bon...

Il parle des opératoins militaires en termes que la censure ne saurait interdire.

— Y a pas bon pour Boches !

Il n'a que sa mère ; ni frères, ni fiancée, et il ne trouve rien.

J'essaye d'éveiller de vagues pensées que j'imagine endormies dans son cerveau ou dans son cœur.

Je ne suis pas assez habile, il faudrait sans doute parler sa langue ; je lui tends des perches qu'il ne voit pas, et, gravement, j'écris de ma grande écriture à la mère de Kali-Bambé, mon ami noir :

« Ma chère mamam,

« Tu as dû recevoir par le dernier courrier de mes nouvelles. Elles continuent à être excellentes. Tranquillise-toi. Il ne fait pas trop froid et j'espère bien te revoir. Je ne m'ennuie pas. L'ennemi recule partout... »

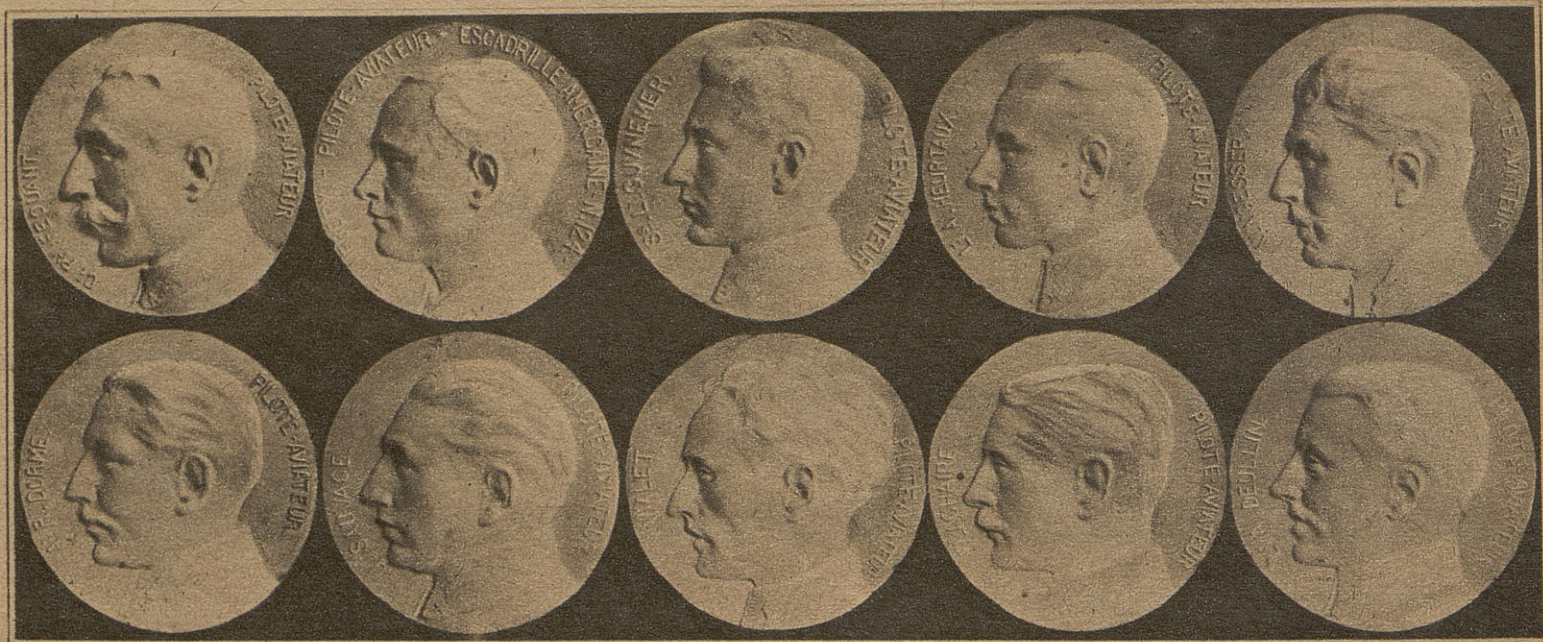
Je m'arrête, je ne sais plus dire ce qu'il faut et j'achève :

« Ton fils qui t'embrasse,
« KALI-BAMBÉ. »

Il me regarde. Je relis à haute voix ces mots que n'ont aucun sens pour lui, mais il a confiance, il me prend pour une sorte de sorcier et je pense avec attendrissement que dans quelques semaines une vieille négresse portera ma lettre à un fonctionnaire colonial qui la lui traduira.

Ce sera par un soir puissant et fauve d'Afrique. Je la vois, humble et lasse, de la même couleur de datte mûre que son fils. Elle est vêtue d'une vague cotonnade et elle comprend seulement une chose : Kali-Bambé est encore en vie, chez les Blancs, dans le pays où gronde *Missié Canon*.

L. L.



AU SALON DES ARMÉES : NOS "AS" EN MÉDAILLON

Au Salon des Armées, que vient d'inaugurer M. Dalimier, sous-secrétaire d'État aux Beaux Arts, et où les Parisiens peuvent admirer les œuvres exécutées sur le front par des

peintres artistes, le sculpteur-aviateur Cipriani a exposé les portraits-médallons des "as" du communiqué et de quelques-uns de nos vaillants pilotes tombés au champ d'honneur



**LE GARDIEN
DE LA MITRAILLEUSE**

C'est un camarade de "Trott", le chien au créneau, dont nous donnions dans notre dernier fascicule un instantané pris à un poste de garde. Celui-ci, qui répond au nom de "Pliss", a sauvé la mitrailleuse près de laquelle on le voit, dans la tranchée même. Tous les servants avaient été tués et la pièce, enterrée dans un trou d'obus lors d'un bond en avant, risquait d'être prise, lorsque "Pliss" par ses aboiements furieux avait attiré l'attention d'une patrouille qui avait dégagé l'engin. Aussi, en souvenir de ce haut fait du brave toutou, les mitrailleurs de la division lui ont-ils offert un beau collier d'honneur. Pliss, qui est un sage, n'en tire nulle vanité et continue, modeste comme un vrai poilu, à monter la garde devant sa bonne mitrailleuse.

LES VALETS DÉMASQUÉS ⁽¹⁾

— Oh ! là... que de grands mots, fit-il en essayant de rire... Vous m'accusez de tentative de corruption ; vous m'accusez d'espionnage, dites encore ce mot-là, pendant que vous êtes en train d'affirmer, à la légère, des choses que vous ignorez.

— Je sais ce que vous êtes... et je ne vous le reproche pas. Vous êtes un Allemand, un officier allemand et vous travaillez pour l'Allemagne, vous portez une jaquette en guise d'uniforme et vos munitions c'est l'argent. Allons, soyez beau joueur, je vous démasque... vous avez perdu la partie... Voilà tout. A l'avenir, rentrez dans le rang et faites autre chose, car vous pensez bien que je vais vous faire de la publicité à mon retour en France... votre signalement est facile à donner, je ne m'en ferai pas faute.

— A votre gré... Monsieur... reprit-il. Si vous pensez ce que vous dites, vous auriez tort de ne point faire ce que vous annoncez... Oui, je suis un Allemand. Mais l'ai-je caché ? De là, à être l'agent d'espionnage que vous croyez, il y a loin... Mais nous avons assez parlé sur ce sujet...

Il se faisait peu à peu plus doux. C'est un trait de caractère de beaucoup d'Allemands que cette mobilité de l'attitude, selon les circonstances, que ces amabilités soudaines après la menace.

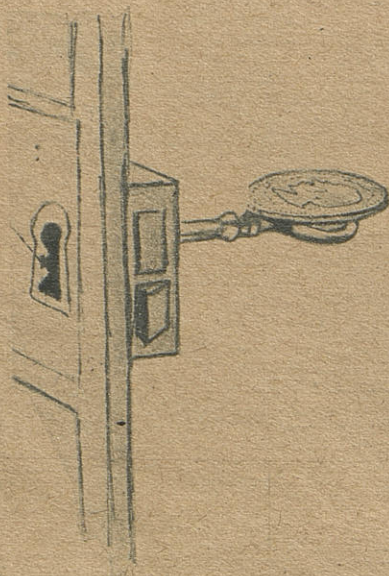
— Nous ne nous sommes pas entendus... voilà tout... Il n'y a pas de drame là-dedans, ni de quoi interrompre un déjeuner... Nous allons manger un fromage, que penseriez-vous d'un *munster* avec un peu de kumin, naturellement, pour relever le goût. Ah ! Ah !

J'étais écœuré de cette retraite soudaine, de cette attitude plate et mielleuse. Je ne me défiais pas qu'elle pût encore cacher quelque méfait, que la bête eût rentré ses griffes pour mieux m'égratigner plus tard. Je finissais donc de déjeuner sans parler. Puis j'annonçais mon départ pour le lendemain matin en même temps que je prenais congé de mon hôte. Mais je n'étais pas encore parti du repaire, on allait essayer de m'y perdre.

III. — MYSTÈRES...

Rentré à l'hôtel, je conservais de mon entretien avec Schwartz une impression de malaise que n'effa-

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 15 novembre, (n° 106) : Au mois de septembre 1913, un journaliste français (auteur anonyme de ce récit) a été envoyé aux manœuvres du Sud-Ouest, ayant pour collaborateur technique un général en retraite, écrivain militaire qui croit à l'imminence de la guerre. Tous deux sont arrivés à Montauban et se sont arrêtés au buffet de la gare, lorsqu'un étranger se présente à eux : c'est le journaliste bulgare Arène Vandreck. Le lendemain, entre deux thèmes de manœuvres, le journaliste bulgare apprend à ses confrères français le grave accident d'automobile dont fut victime, à Grisolles, le colonel de Winterfeld, attaché militaire d'Allemagne. Et le Bulgare de conclure : « Un Allemand de moins. » De retour à Paris, le général convoque son collaborateur et lui montre une lettre qu'il vient de recevoir, par laquelle un nommé Édouard Schwartz, directeur d'une Revue d'Études techniques, lui demande des articles et même de venir s'entendre avec lui au Weimar Palace à Cologne. Le journaliste se rend à sa place à Cologne et descend à l'hôtel où il rencontre Herr Schwartz, lequel, au cours d'un déjeuner à la Taverne du Crocodile, lui propose de traiter des questions militaires dans sa Revue. Mais le journaliste, définitivement édifié par certaines précisions, démasque son hôte et lui dit carrément qu'il le tient pour un espion.



Placez sur le rond de la clé une pièce de cent sous à plat, puis en dessous à terre mettre une cuvette.

çait pas la joie d'avoir démasqué ce valet de l'État-Major allemand. Vers cinq heures du soir je décidai de sortir pour aller me promener dans la ville, musé devant les boutiques, manière de passer les heures qui me restaient encore à demeurer à Cologne.



Elle tenait à la main une petite boîte ronde.

J'avais en effet résolu de partir dès le lendemain matin pour Paris par l'express de dix heures.

Je descendis donc. Au moment où j'ouvris la porte de ma chambre, je trouvai presque derrière ce grand diable, ce garçon roux qui m'avait servi depuis mon arrivée. Il parlait avec une jeune bonne, d'aspect assez agréable, à la mine franche et déléguée. Quand il me vit, il s'écarta et me salua avec beaucoup de respect. Je ne sais pourquoi, mais j'eus l'impression, en quittant ma chambre, qu'il était bien près de son entrée et son allure me parut suspecte.

— Vais-je me défier de tout ? pensai-je... Allons donc ! c'est un peu bête ! Qu'est-ce que je risque ?... On ne va pourtant pas me hacher en menus morceaux dans cet hôtel ?

Et je gagnai la rue. Le quai était baigné d'air frais. Le soir descendait, enveloppant d'ombre la masse auguste de la cathédrale, dont la flèche montait dans un ciel nuageux.

Je me promenai jusqu'à l'heure du dîner, allant d'un magasin à l'autre avec cette curiosité et cette badauderie amusée si communes à tant de Parisiens. Le souci de manger me conduisit dans un restaurant dont l'annonce alléchante promettait à ses clients de la cuisine française. De fait, je pus manger des *frites*, ce qui est assurément très français. Puis, je rentrai à l'hôtel : décidé à partir dès le lendemain matin, je voulais être frais et dispos pour le voyage.

J'étais rendu dans ma chambre et y rangeais différents objets qui faisaient partie de mon bagage lorsque j'entendis grand bruit dans la chambre qu'avoisinaït la mienne, quelques instants après que son locataire — ce général que j'avais aperçu le premier jour — y fut rentré. Il avait appelé un domestique et lui faisait des reproches à haute voix. Bien qu'une porte de communication, d'ailleurs verrouillée, réunît nos deux chambres, je n'entendais point distinctement ce qu'il disait en allemand. Il était question, autant que je pus comprendre, d'un document perdu. Il interrogeait le domestique et marchait de long en large dans un état d'agitation que révélait le bruit sec de ses bottes sur le tapis mince. Puis le bruit diminua ; j'entendis le domestique sortir de la chambre et passer dans le couloir, et ce fut à nouveau le calme dans l'hôtel.

Cette scène assez mystérieuse augmenta encore l'impression de malaise que j'avais conservée de mon entrevue du déjeuner avec Schwartz. Je sentais la présence d'un danger autour de moi sans pouvoir déterminer lequel, et j'avais hâte d'être au lendemain. Je ne suis pas poltron ; mais le fait d'être en pays étranger, dans un hôtel qui était — je l'avais bien compris à Paris même — un repaire d'agents d'espionnage allemand, m'invitait à me tenir sur mes gardes. Et je résolus de ne dormir que d'un oeil ; ou plutôt, comme je ne sais guère veiller, je pris toutes mes précautions.

J'ai connus autrefois, au cours d'un reportage, un voleur très distingué qui exerçait le métier de rat d'hôtel. Il m'avait alors mis au courant de ses exploits, dévoilé ses procédés, nombreux et subtils

J'ai vu

pour voler avec profit, et sécurité.

« Souvenez-vous bien qu'avec un peu d'habitude, de prudence et d'adresse, aucune porte de chambre d'hôtel ne m'a jamais résisté, me confia-t-il. Une croyance répandue fait supposer que lorsque vous avez fermé la porte de votre chambre à double tour et que vous avez laissé la clé dans la serrure, vous êtes à l'abri d'un rat d'hôtel. Rien n'est plus faux, car rien ne nous facilite mieux notre tâche. Une pince longue et mince passée par l'autre côté de la serrure nous permet de saisir la clé et de la tourner à notre gré avec autant, si ce n'est plus, de délicatesse qu'entre le pouce et l'index. Il n'y a qu'un seul moyen, un seul, entendez-vous (mais ne le criez pas sur les toits) de vous débarrasser de l'effraction.

« Ayant fermé votre porte comme ci-dessus, placez sur le rond de la clé une pièce de cent sous à plat. Puis en dessous, à terre mettez votre cuvette. Si un rat s'avise de faire tourner la clé, la pièce de cent sous tombe dans la cuvette et, que le bruit vous réveille ou non, l'indiscret a vite faite de s'enfuir, car il est averti qu'il allait « travailler » chez un « affranchi (1). »

Je me souvins à point de cette indication et préparai mon « avertisseur », puis je me mis au lit. Au fond de moi-même, je souriais un peu de mes craintes et je regardai d'un œil amusé la grosse pièce d'argent à plat sur l'anneau de la clé. Et ma cuvette ! Une cuvette à larges ramages bleus qui semblait bien peu à sa place à terre. J'avais été à la gare chercher quelques journaux français. Je les lus avant de m'endormir. Et bientôt, l'âme paisible, je tombai dans le sommeil le plus profond et le plus dénué de rêves.

Et tout à coup (combien avais-je dormi de temps?... je ne le sus qu'après) un bruit de faïence brisée me réveilla. Et quoi ! qu'était-ce ? Je me dressai dans mon lit les yeux tournés vers la porte qu'éclairait une lumière lunaire. Je tournai le bouton d'électricité, la pièce était tombée dans la cuvette... La clé n'était plus dans la même position que celle où je l'avais laissée avant de m'endormir. On avait essayé de pénétrer dans ma chambre. Je bondis de mon lit. J'ouvris l'huis. Je regardai dans le couloir de l'étage. Rien ne m'y apparut. Le couloir était vide et nul bruit n'en troublait la paix. Deux lampes électriques l'éclairaient suffisamment pour me permettre de bien voir sa solitude. J'étais fort troublé et un peu furieux. Car enfin il n'y avait pas de doute possible : on avait essayé de pénétrer dans ma chambre, et en percevant le bruit on s'était enfui. J'écoutai : rien ne se fit entendre. J'eus envie de sonner. « Si je sonne, pensai-je, le portier va monter, les yeux bouffis de sommeil. Il va m'assurer que l'hôtel est le plus calme du monde et il va sourire sans doute de mon installation. » J'eus peur du ridicule et je conclus : « Après tout, l'important c'est qu'on ne soit pas entré dans ma chambre. Je pars demain matin... Atten-

(1) Je recommande ce moyen aux gens qui voyagent beaucoup. C'est le plus sûr et le plus facile de se mettre en garde contre l'audacieuse habileté des rats d'hôtel.

« Par prudence je sortis de mon sac de voyage un excellent revolver et je le plaçai sur ma table de nuit ; je gardai mon électricité allumée et je sommeillai sans encombre jusqu'au lendemain.

IV. — LA SERVANTE INCONNUE.

Je ne gardai, en voyant poindre le jour, qu'un sentiment de l'incident de ma nuit :



— Silence ! Silence ! lui fis-je, au premier cri, au premier geste suspect, je tire...

le désir de quitter cet hôtel et de repasser la frontière. Ce matin, après avoir fait ma toilette, je mis en état mon nécessaire et ma valise et, vers neuf heures, je faisais de ma note au bureau de l'hôtel. Un secrétaire me l'apporta et je la vérifiai. Pendant ce temps, le grand garçon roux, qui avait été à peu près le seul domestique que j'eus à mon service pendant ce court séjour, était venu se placer dans ma chambre à ma disposition, inspectait les tiroirs en serviteur zélé, pour voir si je n'oubliais rien, et s'appretait à descendre mon bagage. Il allait le sortir lorsqu'on frappa à la porte :

— Entrez, fis-je.

Une jeune camériste que je n'avais vue qu'une fois et dont l'apparence m'avait fait une bonne impression parut alors.

Elle tenait à la main une petite boîte de bois ronde, comme en ont les pharmaciens pour mettre les cachets.

La scène avait duré quelques instants à peine, et le valet n'en avait aperçu aucun détail. Je répondis à haute voix :

— Merci.

Puis, je priai le laquais d'aller me chercher un verre d'eau. Il sortit. Seul, j'ouvris alors la petite boîte qui contenait en effet un cachet et un morceau de papier plié. La feuille dépliée, j'y lus, avec étonnement ces quelques mots écrits en français et au crayon :

Attention ! Des documents militaires ont été placés dans votre valise. On vous accuse de les avoir volés et vous allez être arrêté pour espionnage. Agissez vite...

J'enfouis le papier dans une poche, au moment même où le valet revenait, me rapportant mon verre d'eau. Ce papier venait de m'éclairer tout à coup. En un moment je compris que j'allais être la victime d'un piège affreux et je reconstituai avec une netteté singulière les moindres détails de l'affaire. On m'avait changé de chambre pour me placer à côté de celle d'un général avec laquelle ma propre chambre communiquait ; on avait (cet on était sans doute ce louche valet que j'avais à mes côtés en cet instant)... on avait volé des papiers chez ce général et on les avait introduits en quelque endroit caché de mon nécessaire. Et, cette manœuvre infâme effectuée, on allait tout simplement perquisitionner mes bagages, m'arrêter peut-être, me déshonorer sûrement. Je pris sur-le-champ une résolution. Le grand laquais était emparé de mes bagages et s'appretait à les descendre, lorsque je fermai la porte, poussai le verrou et, avant qu'il ait eu le temps :

— Silence ! Silence ! lui fis-je, au premier cri, au premier geste suspect, je tire... Attention. Là, voici les clés. Ouvre et cherche toi-même.

Il s'était mis à genoux et fouillait mon sac, le dos courbé, dans une attitude à la fois sournoise et poltronne.

(A suivre.)



SEMAINE DE GUERRE

Du 20 au 26 Décembre.

MERCREDI 20 DÉCEMBRE. — Une espionne, la veuve de Tichelly, est condamnée à mort par le conseil de guerre de Paris.

JEUDI 21. — Le comte Clam-Martinic forme le cabinet autrichien.

— Bombardement dans le secteur Louvemont-Vaux.

VENDREDI 22. — Le général Lyautey arrive à Paris.

— La note du président Wilson sur les buts de guerre est remise au gouvernement français.

— Raid d'hydravions italiens sur Pola.

SAMEDI 23. — La Suisse adresse également une note aux belligérants.

— Par 194 voix contre 60, le Sénat, clôturant le comité secret, accorde sa confiance au cabinet Briand.

DIMANCHE 24. — Mort de Mgr Lobbedey, évêque d'Arras.

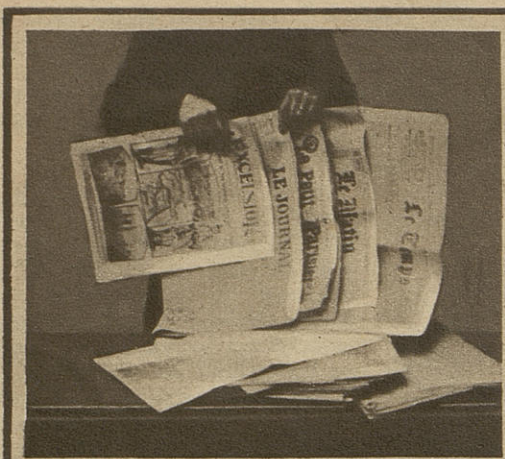
LUNDI 25. — Les Russo-Roumains ont complètement évacué la Dobroudja, après avoir évacué Tulcea et Isaccea.

MARDI 26. — Le général Joffre devient maréchal de France.

— La Suède remet une note à l'Angleterre.

J'ai vu.

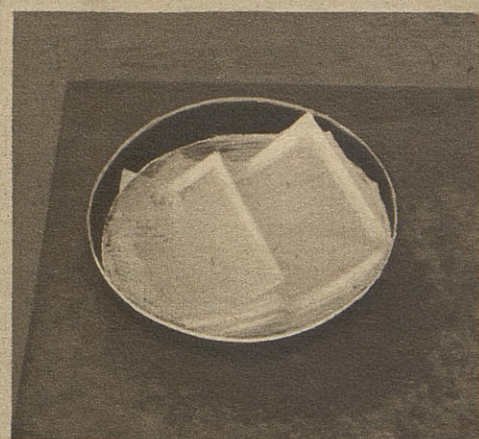
CHAUFFEZ-VOUS SANS CHARBON : LES BOULETS EN PAPIER



Ramassez une trentaine de vieux journaux quotidiens dont le papier est assez absorbant.



Mettez ces journaux dans une cuve pleine d'eau, de façon qu'ils trempent entièrement.



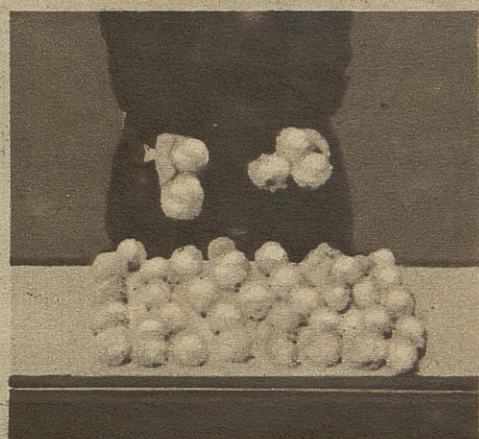
Laissez les journaux, dans la cuve, s'imbiber d'eau durant vingt-quatre heures au moins.



Ce temps écoulé, sortez chaque journal l'un après l'autre en l'égouttant soigneusement.



Pétrissez fortement chaque journal de façon à en former un boulet gros comme une orange.



Lorsque les boulets de papier sont prêts, faites-les sécher dans le four ou devant la cheminée.

Chacun dans le pays doit collaborer volontairement à la défense nationale. Le régime de guerre du gaz et de l'électricité vient de compliquer singulièrement la vie matérielle de toutes les familles françaises. Mais les sacrifices, si pénibles qu'ils soient malgré leurs atténuations, doivent être supportés sans récrimination par tous, parce qu'ils sont la condition même de notre existence nationale. A l'heure qu'il est, la crise du charbon n'est pas entièrement conjurée. Et le précieux combustible, nécessaire à nos usines de guerre, doit être presque exclusivement réservé à la fabrication des canons et des munitions qui nous donneront la victoire. Ménagères, vous qui pourtant ne gaspillez jamais ni le gaz ni l'électricité, soyez encore plus



Et mis sur un peu de charbon ou de coke, ces boulets font durer le feu toute la journée, pour peu qu'on les recouvre de cendre.

économiques! Restez, si possible, au-dessous du barème que vous ont remis les contrôleurs, en évitant autant que possible de vous servir de votre fourneau à gaz ou de votre réserve de charbon. Déjà, *J'ai Vu* vous a indiqué comment il était possible de faire cuire votre repas sans feu, ou presque, à l'aide de l'auto-cuiseur ou marmite norvégienne dont la réalisation est à la portée de tous. Aujourd'hui, alors que la défense du pays réclame de nouvelles et sérieuses économies, nous vous indiquons le moyen de chauffer votre logement à l'aide de boulets en papier comprimé, rappelant en plus gros le "papier mâché" des écoliers turbulents, boulets qui s'obtiennent en faisant macérer dans l'eau durant vingt-quatre heures de vieux journaux.

Demandez partout le fascicule de :

En Route!

(Rédacteur en chef : Théodore CHÈZE)

La plus belle, la plus pratique Revue de tourisme illustrée.

PRIX : 0 FR. 30

DANS CE NUMÉRO :

- La France au doux visage, par Camille Mauclair. Illustration de Vasquez Diaz.
- Éloge de ma Normandie, par Lucie Delarue-Mardrus. Illustrations de J.-C. Contel.
- Salut au clocher, poésie de F. Fabié. Illustrations de Caruchet.
- A Chamouni, par H. Ferrand.

Collaborateurs habituels d'En Route

Henri de Régnier, Jean Aicard, de l'Académie française, Paul Adam, Colette, Lucien Descaves, Péladan, Robert Scheffer, Léon Lafage, Léo Larquier, La Fouchardière, Rodolphe Bringer, P. Mac Orlan, etc., etc.

UNE COLLECTION RECHERCHÉE DES AMATEURS ET QUI SERA INTROUVABLE APRÈS LA GUERRE

Collection complète des numéros de LA BAIONNETTE

A coups

de Baïonnette

CINQ VOLUMES PARUS

Volumes in-4°, cartonnés, 208 pages dont 104 en couleurs, signées des maîtres du crayon : CAPIELLO, CAPY, DELAW, FABIANO, Abel FAIVRE, GALLO, GENTY, GRUN, Albert GUILLAUME, Gus BOFA, HENRIOT, HERMANN-PAUL, HÉROUARD, HUART, IRIBE, LEANDRE, NAM, POULBOT, B. RABIER, RIP, SEM, VILLEMOT, :: :: WILLETTE, ZISLIN, etc. :: ::

Chaque volume (cartonné, sous couverture en couleurs) 4 fr. (Franco pour la France ; Colonies et Étranger, le port en sus).

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris

LE VIII^e NUMÉRO DE

La Guerre Aérienne
Illustrée

(Rédacteur en chef : Jacques MORTANE)

PARAIT AUJOURD'HUI

PRIX : 0 FR. 50

DANS CE NUMÉRO :

- Notre Aviation : De 1914 à 1917, par J. Mortane.
- Le général Joffre passe une revue. Quennehen.
- Le 20^e avion de Guynemer. (Récits de témoins.)
- Au pays de Shackleton.

En hors-texte (héliogravure) quatre grands As anglais.

Portraits parus :

Guynemer, Nungesser, Dorme, Baron C^{te} de Beauchamp, Garros.

J'ai vu

EN MARGE DE LA GUERRE



Ces jeunes artistes ont pris part à une fête de patinage qui eut lieu récemment à Londres au profit des blessés et qui rapporta près d'un million.



Le buste du poilu de 1916 exposé au Salon des Armées par le sous-lieutenant Chauvel.



L'écrivain Louis Delluc, auteur de *Monsieur de Berlin*.



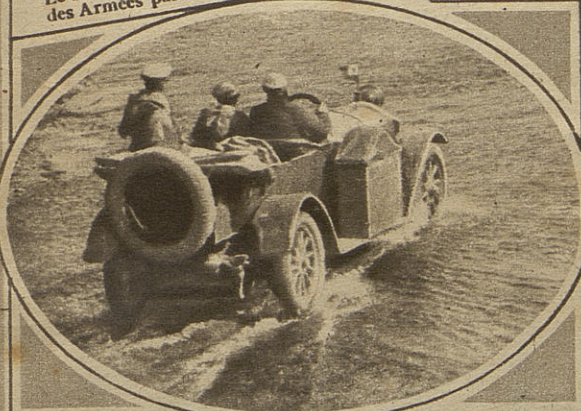
Le poète André Salmon vient de publier *Le Chass' Bi*.



A. Avèze, auteur de *Martha Steiner* gouvernante allemande.



Monseigneur Lobbedey, évêque d'Arras, qui vient de mourir à Boulogne-sur-Mer.



Le reporter du *Daily Mirror*, attaché à l'armée roumaine, franchit le Sereth pendant la retraite.



M. Clemenceau, en mission sur le front.



Deux petits "remplaçants" dans une école d'aviation entretiennent soigneusement le champ d'atterrissage.



Les dindes de Christmas dans la cour d'une ferme du Comté de Lancastre.



Le coureur cycliste français Dupuy.



Une de nos pièces d'artillerie à longue portée en position, au nord de Verdun.



Près de Vermandovillers : le guetteur des gaz asphyxiants près de sa "cloche d'alarme" qui jadis appartenait à l'église du village.



Sur la route de Maurepas à Cléry : les territoriaux cantonniers creusent des tranchées dans le remblai.

J'ai vu



LES OBUS EXPLOSENT SUR LA GRANDE PLACE D'ARRAS

Le fait est classique : dès que les Allemands éprouvent un échec sur un point du front, ils se vengent sur les malheureuses villes qu'ils n'ont pas réussi à occuper mais qui restent sous le feu de leurs canons. On l'a bien vu lors de l'offensive de la Somme ! Chaque fois que leurs lignes fléchissaient devant

l'ardeur irrésistible de nos troupes, des rafales d'obus s'abattaient sur Arras et Reims déjà en ruines. Ils s'acharnent sur ce qui reste encore debout de nos malheureuses villes. Et voici, pris le soir de notre offensive glorieuse sur Verdun, les dernières pierres d'Arras qui volent en poussière tandis que la nuit tombe.